

je vois Berthe bottée comme une chinoise, sanglée à ne pouvoir respirer, coiffée à menacer le ciel. Il y a sur son dos le prix de six sacs de blé ; dans un an, la moitié de la récolte y passera, parce que Berthe veut s'élever au dessus de l'admiration qu'elle croit inspirer.

Pensez-vous que cette belle qui marche sur la pointe des pieds puisse affronter le crottin d'une écurie ? Pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ???

On la mariera bientôt ; elle le désire, pour imposer ses caprices à quelqu'un.

Il y a le fils d'un gros fermier, qui sait lire, compter et faire pousser le blé, qui ne sait pas la chimie, ni l'histoire naturelle, ni le Pharaon qui bâtit les Pyramides. Il n'a jamais pensé, il est vrai, que cette fille pourrait « faire son affaire. »

Mais la mère de Berthe avait pensé qu'il pourrait être son gendre ; elle en parle.

— Y penses-tu, mère ? dit Berthe.

Et la mère a vu que sa fille avait jeté son dévolu sur un autre.

Cet autre, c'est un fils de fermier aussi ; mais il a goûté du collège, de la ville, du bureau ; il fut déjà clerc de notaire, puis employé de commerce ; depuis quinze jours, il fait des écritures à la mairie de la ville voisine, et gagne cinquante sous par jour : sa situation est faite, dit-il.

D'ailleurs, il sait rouler une cigarette, il se cambre dans un paletot ; et on ne s'aperçoit pas encore que ses coudes soient percés.

Il a les goûts de Berthe ; il plaît à Berthe : elle sera dame ; elle augmentera, à la ville, le nombre des femmes qui ne font rien.

On les marie. Ils émigrent loin de la campagne où ils sont nés ; ils vivent et tous les quatre mois sollicitent les écus paternels.

Pendant ce temps, le père de Berthe, qui avait une servante travaillant à la place de sa fille, a pris en plus un domestique qui travaille aux champs, où il avait espéré que travaillerait son gendre.

Il paie cher pour ses ouvriers et pour les impôts ; il gagne peu, et il se plaint de son métier.

Dans nos populations de campagnes, Berthe n'est pas une